

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 26

Artikel: Partie manquée : la vie de caserne
Autor: Beauguitte, Ernest
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253022>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PARTIE MANQUÉE

(LA VIE DE CASERNE)

Ce matin-là, un dimanche de juin, longtemps avant le réveil, le cavalier La Thuyère, du 82^e dragons, se leva et mit le nez à la fenêtre. Il vit à l'orient le soleil poindre, dans une fine buée de vapeurs roses, et il le salua bruyamment avec une allégresse enfantine, comme si, la veille, il en eût redouté la brusque et complète disparition.

La fenêtre close, le cavalier La Thuyère donna libre cours à sa joie exubérante, en allongeant à son voisin endormi une formidable taloche. Puis il parcourut la chambre, jeta bas les lits des « bleus », cria à pleins poumons :

— Ohé ! les feignants, à la corvée ! Au café, l'homme de chambre !

Finalement, il hurla :

— Vive la classe !

Et ce fut tout. Après cela, le cavalier La Thuyère n'avait plus rien à dire. Ce cri résumait pour lui tous les bonheurs, ou plutôt il en était l'éclatante manifestation.

Mais le brigadier s'était réveillé :

— Qu'est-ce qu'il a, ce pierrot-là ? Il est fou, ma parole ! Hé bé, dis donc, La Thuyère, tâche moyen de nous laisser dormir.

La chambrée clama, mise en gaieté :

— En couverte ! Comptez-vous quatre !

Le cavalier La Thuyère ne s'émut pas pour si peu. Au brigadier, il se contenta de répondre :

— Eh ben, mon colon !

Et il ajouta d'un ton goguenard, à l'adresse de la chambrée tout entière :

— Les ceusses qui ne seraient point contents de mes services, qu'ils aillent trouver le général et qu'ils y disent.

Sur ces mots, il se recoucha, ramena sur lui les couvertures et la chambre, les bleus déjà descendus aux écuries, retomba dans le silence.

Si le cavalier La Thuyère se livrait, ce dimanche-là, à des observations météorologiques, il avait pour cela des raisons majeures. Bien des fois il lui était advenu de s'éveiller de bonne heure, sans qu'il songeât à inspecter le ciel. Il n'était pas poète et les roses clarifiés d'une belle aube le laissaient généralement indifférent.

Mais la veille, le samedi, jour du paiement des mandats, il avait touché du vaguemestre la somme ronde de dix francs, un cadeau de sa bonne amie qui l'attendait, là-bas, au pays cévenol. L'aubaine, tout d'abord, l'avait quelque peu embarrassé. Que pourrait-il bien faire de tout cet argent ? Ce demi-louis le gênait ; avant de s'endormir, il l'avait glissé dans son porte-monnaie, engouffré le porte-monnaie dans la poche profonde de son bourgeron et mis le bourgeron sous son traversin, pour la nuit, de peur d'un vol. Même, il avait veillé longtemps, se demandant s'il ne conviendrait pas de casser les dix francs tout de suite, à la cantine, supputant combien de champoreaux il se pourrait payer avec son or...

Puis, brusquement, une idée lui était venue. Le lendemain était un dimanche ; il n'était pas consigné, il

irait au théâtre avec une permission de la nuit. Oui, c'est cela, il irait au théâtre ; il ne savait lequel encore, mais il irait au théâtre, sûrement. Une fois déjà, il y avait pensé, sur les boulevards. Il se rappelait très bien les différents théâtres, les façades illuminées, l'affiche en vedette, le beau monde qui entrait et sortait, aux entr'actes, des femmes appétissantes qui sentaient bon et qui riaient. Il était avec Routaboul, son camarade de lit, un pays à lui. Comme il devait faire bon là-dedans, au théâtre ! Et quelle considération ne rajouterait-elle pas sur eux, lorsque, libérés, ils contenteraient aux paysans de leur village les splendeurs de la salle, les mines drôles des acteurs, des actrices surtout !

Routaboul et lui s'étaient fouillés, mais à eux deux ils ne possédaient que dix-neuf sous, économisés sur leur prêt. C'était trop peu, le théâtre coûtait des sommes. Et ils s'étaient arrachés à la hantise des becs électriques ils étaient partis mélancoliques, traînant leurs lourdes bottes, mais se promettant ce plaisir aristocratique pour le jour où de l'argent leur tomberait...

Le réveil sonna.

Routaboul, gros dormeur, n'avait pas bougé tout à l'heure, au moment de la prise de bec de La Thuyère et du brigadier. Mais maintenant il était debout et La Thuyère, radieux, lui expliquait son projet, lui désignait du doigt le ciel tout bleu sans un nuage, et le soleil entrant dans la chambre en rais où dansait la poussière. Oui, oui, il faisait beau, très, très beau, on aurait une belle journée, on pourrait se mettre sur son trente et un, sortir en ville, sans risque d'être saucé.

Tout d'abord, ils iraient boulevard Voltaire, sur les quatre heures, aussitôt après la soupe, chez un marchand de vin des Cévennes, établi à Paris et dont ils avaient l'adresse.

Ils prendraient leur temps et, dédaigneux de l'omnibus, ils marcheraient en suivant la ligne des boulevards, histoire de se dégourdir les jambes. Bien sûr, le marchand de vin les inviterait à partager son repas ; mais ils refuseraient, très polis, craignant de déranger le monde, d'ailleurs sans faim, puisqu'ils auraient mangé la soupe avant de sortir... Enfin, ils verraient. Si le pays insistait, leur disait : « Voyons, vous êtes soldats, vous n'en avez pas autant tous les jours ; cela vaut mieux que la gamelle... » pourraient-ils refuser ? Non, n'est-ce pas ? Mais, quoi qu'il en fût, ils quitteraient de bonne heure le marchand de vin pour revenir aux grands boulevards où sont les théâtres.

A propos, quel théâtre préférait Routaboul ?

Routaboul, modestement, déclara qu'il ne savait pas, qu'ils se valaient tous, que c'était beau partout, qu'on se déciderait plus tard, qu'il ne connaissait pas les noms d'ailleurs.

Il mentait : il connaissait l'Ambigu, par un copain du 3^e escadron qui lui en avait parlé souvent.

Mais La Thuyère, peu au courant de ces choses, insista :

— Voyons, pays ! voyons, pays !...

Et, subitement, Routaboul lança l'Ambigu.